

# Devoirs de l'hystérique

" Où sont-elles passées les hystériques de jadis, ces femmes merveilleuses, les Anna von N. ... ?

cette question posée par Lacan à Bruxelles en 1977, éveille encore, en 1985, la nostalgie chez les psychanalystes. Elles nous rappelle que la psychanalyse doit sa naissance aux hystériques de Jadis, c'est-à-dire d'avant la psychanalyse, et nous oblige à prendre acte d'une dette : nous leur devons la découverte par Freud de l'inconscient. Mais si la nostalgie nous arrêtaient, il s'en déduirait un fâcheux corollaire, incontournable : auraient-elles perdu, les hystériques de nos jours, la vertu d'ouvrir la porte de l'inconscient ? seraient-elles redevables plutôt de sa fermeture ?

la question de Lacan nous semble relever de ce paradoxe : si l'hystérie a permis d'inaugurer la psychanalyse, dès que la psychanalyse à Freud ont disparu pour laisser place aux hystériques qui mettent en évidence non pas le succès mais l'échec du procédé freudien.

Avec ce paradoxe, on peut dresser le constat du changement des symptômes hystériques. Il est certain que l'hystérique de nos jours ne peut que prendre les formes du symptôme où se logent les failles du savoir de la science, mais ce n'est pas une raison pour considérer que le destin de l'hystérique n'est pas lié à la psychanalyse, dès lors qu'on a hérité de l'acte de Freud, de sa réponse à l'inconscient " qui ne s'atteste en clair que dans le discours de l'hystérique ".

Ainsi, la question de Lacan, dégagée de nostalgie, devient celle du destin de l'hystérie dans une psychanalyse, et la réponse a été faite par Lacan lui-même : le quart-de-tour du discours de l'hystérique au discours de l'analyste. En posant l'objet cause du désir et non pas le désir comme objet c'est à l'hystérique que Lacan répond et non pas à Freud. Ce n'est pas le désir de Freud qu'il interprète. La question de Freud Was will das weib ?, question sans réponse, est accueillie par Lacan comme transmission de cette impossibilité que la psychanalyse traite, la rencontre avec l'Autre sexe. Il donne à la question de Freud sa place, celle du savoir en jeu dans la psychanalyse : qu'il n'y a pas rapport sexuel.

Cette impossibilité que la psychanalyse a mise au jour n'est pas la même dont l'hystérique témoigne et dont Freud a fait sa théorie : l'impossible rencontre de la toute-puissance phallique qui répondrait de la jouissance féminine. La réponse de Freud à l'hystérique, à la fin de l'analyse, l'invitant à faire le " deuil de l'essence d mâle ", n'est alors que le retour de ce qu'elle lui dit déjà, car c'est bien que le phallus n'est qu'un semblant qu'elle vérifie dans l'impossible de sa quête.

Que Freud n'interprète à l'hystérique rien d'autre que l'impossibilité que son discours installe, fait apparaître que la conception freudienne de la cure obéit à l'hystérique. L'issue freudienne d'une analyse conduit une femme au roc du penisneid ou à son deuil. Cette butée relève du balancement hystérique entre désir et jouissance : ou penisneid, qui trouve sa source dans l'insatisfaction d'un désir aliéné à la demande de l'Autre, ou dépression, renoncement au désir et chute hors du désir de l'Autre dans la jouissance masochiste de l'identification à

l'objet (a). Ainsi, le succès freudien d'une analyse ne permet pas à une hystérique de guérir de son hystérie et laisse intouché son lien au père.

Il y a à tirer les conséquences de ce constat : que l'hystérique a permis la naissance de la psychanalyse, mais que la psychanalyse, avant Lacan, ne permet pas à un sujet de sortir de l'hystérie. c'est uniquement avec Lacan que le psychanalyste peut avoir une chance de transformer sa dette à l'égard de l'hystérique en devoir, celui d'offrir à l'hystérique une autre impossibilité, celle justement qui lui délivrera la vérité qu'elle supporte pour qu'elle en soit délivrée.

Avec Lacan, les liens de l'hystérique et de la psychanalyse se posent tout autrement que du temps de Freud. Il n'y a plus à regretter la disparition des hystériques de jadis, muses de la psychanalyse, mais au contraire à regretter que la psychanalyse n'arrive à être qu'un perpétuel recommencement inachevé, la butée de l'hystérie toujours recommencée.

L'hystérie de notre temps, du temps du discours analytique, pose cette question cruciale au psychanalyste : où est l'obstacle que l'hystérique oppose à la psychanalyse ? Quel est le devoir qui soutient un usage du transfert, transfert qui devient précisément ce qui renforce le refus de renoncer à l'hystérie ?

Pour nous orienter dans cette question, nous partirons de ce que Freud lui-même a dégagé par le biais des modifications que les hystériques ont imposé à sa technique pour permettre l'émergence de l'inconscient. Nous avons tenté de prendre appui sur le séminaire inédit de Lacan, l'envers de la psychanalyse, où il élabore la logique du discours hystérique.

Dans " L'avenir du traitement psychanalytique ", en 1910, Freud fait un premier bilan. Dans ses débuts, la cure était " ingrate " et " épuisante ", l'action analytique consistait à " presser sans cesse le patient qui devait tout révéler de lui-même ". Mais l'hystérique refusait de livrer son savoir si Freud se comportait en maître qui ordonne l'aveu. Indice du refus à répondre en esclave à l'injonction : venir en savoir à la place de l'Autre, travailler pour le maître.

Cette grève hystérique, se soustraire de l'Un - " celui que le S1 divise se refuse à s'en faire le corps " dit Lacan - suscite la manifestation chez Freud de son désir de savoir. Par ses modifications techniques, il signifie à l'hystérique qu'il vise le savoir inconscient et nullement l'affirmation de sa maîtrise. L'hystérique n'a pas eu trop de peine à " fabriquer un homme animé du désir de savoir ".

Le désir de Freud fait apparaître le versant " industriel " de l'hystérique. Elle commence à livrer ses signifiants, sans savoir ce qu'elle dit, mettant Freud à la tâche de produire le savoir qu'ils supposent. C'est ainsi qu'elle dicte à Freud la règle fondamentale, l'association libre. Elle s'applique à l'exercice de l'inconscient, mais il ne s'agit pas d'un travail d'esclave à proprement parler, dans la mesure où Freud reconnaît que la parole hystérique commande et soutient le désir de l'analyste, désir de savoir. La docilité de Freud inaugure l'usage du transfert par l'hystérique qui convient à la production de l'inconscient. On pourrait donc distinguer dans cet usage hystérique du transfert :

- ce qu'il vise, faire désirer, soutenir le désir de l'Autre,

- les moyens pour y parvenir, soit la grève de résistance à S1, soit mettre au travail l'indétermination du sujet dans le signifiant.

Le versant " laborieux " de l'hystérique témoigne du choix forcé de l'aliénation signifiante. Paradigme de la division du sujet, elle est contrainte à fabriquer le savoir refoulé.

Par la métonymie associative, l'hystérique constitue son désir dans le mouvement de sa parole, le désir comme désir de l'Autre, effet de parole. " Je ne sais pas ", telle serait son affirmation par laquelle elle offre à l'Autre le savoir. Freud suit cette direction de la cure imposée par l'hystérique, reconnaissant que par sa grâce il est soulagé de la position ingrate de faire pression. La tâche que l'hystérique lui propose est plus aimable - dit-il, " elle est composée de deux parties, de ce que le médecin devine et communique au malade et de l'élaboration de ce que le malade lui a communiqué ". Il ne répugne pas à fournir le savoir manquant à la parole hystérique, qui se complète dans le transfert conçu comme transfert de savoir. Freud à l'hystérique du lieu de l'Autre sans qu'il se considère pour autant le détenteur du savoir en cause ; il ne prétend " procurer au malade que la représentation consciente provisoire qui lui permette de trouver la représentation refoulée inconsciente ".

Freud attend la clef de l'hystérique, que celle-ci lui dévoile son secret comme savoir caché. Il constitue par cette attente l'hystérique comme celle qui détient l'objet de son désir : le savoir sexuel refoulé. Tant que l'association libre se poursuit, l'objet du désir de Freud pointe à l'horizon, toujours dans l'ombre, objet ôté par l'hystérique, occulté dans sa parole.

Le savoir procuré par Freud n'a d'autre visée que de commettre la voie d'accès à cet objet précieux que l'hystérique lui dérobe, un savoir qu'elle contient dans l'ignorance. Ce que Freud aura à savoir accordera un prix à l'hystérique en échange de son travail.

On voit comment la direction freudienne de la cure fait de l'hystérique celle qui détient la cause du désir de l'Autre. La cure devient conforme au fantasme hystérique tel que Lacan le définit dans " Subversion du sujet... " : Le désir ne s'y maintient que de l'insatisfaction qu'on y apporte en se dérochant comme objet ".

C'est-à-dire que l'hystérique, dans l'association libre, propose l'aliénation de son désir dans la parole comme soutien du désir de l'Autre ; sous le mode de l'identification et non pas sous le mode de la réponse. L'objet se constitue comme manque, insatisfaction. Il trouve sa valeur d'être manquant à l'Autre.

Or, si le procédé freudien guérit l'hystérique de ses symptômes en satisfaisant son désir d'hystérique, il va montrer très tôt ce qui en constitue l'impasse.

Les premières hystériques (Elisabeth R.) avaient laissé croire à Freud que la résolution des symptômes était due à un gain de savoir sur le symptôme. Freud ne s'était pas aperçu que ses interprétations avaient valeur par des effets qui n'étaient pas de compréhension mais de commotion et de surprise. Le savoir n'avait d'effet sur le symptôme que par son émergence du dire de Freud, inattendu, surgissant en tant que vérité naissante de la parole. Les signifiants rendus par Freud à l'hystérique se produisent à l'instant où le sujet vacille.

Le produit, alors, n'est pas médiation qui donnerait accès au secret mais émergence de vérité, de désir. Le secret qui vient au jour, le secret du symptôme, n'est pas un savoir mais une faille qui s'ouvre dans le savoir de l'Autre. Autrement dit, Freud obtient " sans le savoir "

le secret de l'inconscient qui n'est pas - pour le dire dans les termes de Lacan - le discours de l'Autre, mais la vérité qui parle.

Précisons par ce constat que l'adhésion de Freud à la quête hystérique - au point qu'il la théorise comme visée de la cure analytique - ne détermine pas pour autant que sa pratique de l'interprétation ne vienne à ébranler les attentes hystériques, dans la mesure où l'interprétation est un savoir qui prend valeur de vérité et non pas un savoir sur la valeur de l'hystérique comme objet du désir.

Posons ce qui advient, que, par l'interprétation, le savoir produit dans la cure ne se perd pas comme signification, obligatoirement inadéquate, mais qu'il se récupère comme gain de vérité.

L'hystérique elle-même se charge de rappeler à Freud l'inanité du savoir quand il prétend répondre de l'objet du désir. Freud, cependant, reste sourd quand Dora lui annonce que le savoir qu'il fournit est impuissant à saisir l'objet de son désir. Dora dévoile l'impasse qu'elle-même a créée et que Freud ignore, qu'il n'y a pas d'accès par le savoir de Freud à la vérité de Dora ; la route est coupée entre le savoir prélevé d signifiant et la vérité de sa jouissance. Alors que Freud manifeste à Dora sa satisfaction des résultats obtenus dans l'explication d second rêve, Dora lui signifie qu'elle ne cherche pas la satisfaction de son désir, mais une jouissance au-delà du désir de son père.

Dora méprise l'enthousiasme jouissif de Freud de la même façon qu'elle trouve dégoûtante la jouissance que Mr. K. lui offre : jouissance phallique. De sa jouissance à elle, le maître ne sait rien ; de la jouissance des hommes, elle n'en veut pas puisqu'elle ne saura pas ce qui les fait jouir. " Je ne vois que rien de particulier soit sorti ". Prenons-là à la lettre, la particularité de ce rien qu'elle retient ne fait plus l'intérêt de Freud, car il se déclare satisfait. Freud entend les propos de Dora, son " ce n'est pas ça " comme une promesse de nouvelles révélations, de nouvelles satisfactions, au moment même où elle offre son impasse hystérique dans le transfert.

L'avantage de Dora - pour nous - sur les premières hystériques, est que, loin de se conduire comme ces femmes merveilleuses qui ont soutenu Freud, elle s'érige en pionnière des hystériques récalcitrantes du temps de la psychanalyse. C'est en effet de Dora que Lacan apprend ce qu'est l'hystérie tout au long de son enseignement, et c'est de Dora qu'on n'aura pas fini de prendre acte de ce qui fonde le refus de l'hystérique dans la cure.

Freud reconnaît pour la première fois que l'analyste a sa part dans le transfert et, en nous livrant la raison de son inadvertance, il nous permet de saisir en quoi Dora lui fit perdre ses précautions. Le tort de Freud avait été de croire à la bonne foi de Dora. " La bonne volonté avec laquelle elle mit à ma disposition dans le traitement une partie du matériel pathologique me fit oublier la précaution d'être attentif aux premiers signes du transfert qu'elle me préparait avec une autre partie, méconnue par moi, du même matériel "

la bonne disposition de Dora dès qu'elle commence son analyse a de quoi étonner, certainement. Du *taedium vitae*, et de ne pouvoir offrir à l'Autre que la conjecture de sa propre mort, elle passe à offrir à Freud une activité laborieuse d'associations. Elle offre ses symptômes, ses rêves, ses souvenirs, ses plaintes, ses questions. Elle s'applique aux " devoirs de l'inconscient ". Freud s'aperçoit que, pour Dora, il vient à la place du père, mais il ne remarque point que la disposition laborieuse de Dora est au service du désir du père. Lacan,

dans le Séminaire XI, fait remarquer : " Rien d'étonnant que, pour le bénéfice de celui qui prend la place du père, on se remémore les choses jusqu'à la lie ". Le foisonnement de significations que le travail de Dora produit et que Freud interprète intéresse plus Freud que Dora. C'est ici même le piège que l'hystérique tend dans l'analyse, sa docilité à se plier à l'aliénation signifiante risque de faire oublier à l'analyste qu'elle n'est qu'une offre fallacieuse pour le tenir en haleine.

" L'autre partie du même matériel ", celle qui ne colle pas la théorie et les préjugés de Freud, n'est pas cependant illisible. Freud, obnubilé par le processus de mémorisation prend du retard, il laissera passer ce qu'il tentera de comprendre par la suite, bien trop tard, hélas !

Dora est intéressée par les signifiants de l'Autre, de son père, et si elle les offre à Freud, elle escompte en échange la jouissance qu'ils recèlent. Elle veut savoir qu'elle jouissance obtient son père de Mme. K, qu'est-ce qu'une femme pour un homme. Ce qui apparaît par les questions qu'elle pose dans la deuxième partie de la cure, jaillissements tardifs des interrogations suscitées par sa curiosité sexuelle qu'elle tente de satisfaire, au-delà d père, dans l'encyclopédie. Au-delà du père aussi, Mme. K qui l'avait initiée à un savoir sur le sexe, garderait aux yeux de Dora le secret du rapport sexuel.

Les questions de Dora n'échappent pas à Freud, qui se hâte de les interpréter : où est la boîte ? où est la clef ? où est la gare ? elle essaye de savoir ce qui peut s'extraire du travail analytique sur le rapport homme-femme. Entreprise, la sienne, de maintenir un rapport sexuel à l'horizon, qu'il ne cesse pas de s'écrire bien qu'il ne cesse pas de ne pas s'écrire. Comme Lacan le souligne, si l'hystérique soutient le désir du père dans le transfert, elle ne cesse de vérifier que " le signifiant n'est pas fait pour le rapport sexuel ". D'ailleurs, la question sans réponse de Freud, " que veut la femme ? ". D'ailleurs, la question sans réponse de Freud, " que veut la femme ? " est un écho de la question que l'hystérique s'épuise à maintenir ouverte dans la cure, en dépit des innombrables interprétations produites.

L'hystérique de notre temps peut s'assurer que son usage du transfert ne sera pas " dérangé " par des interprétations intempestives à la Freud. Le dispositif analytique protège ce travail de mise en question de la jouissance et le silence de l'analyste n'entrave pas sa poursuite au rythme de la répétition.

On voit que l'hystérique moderne, si elle ne présente plus des symptômes spectaculaires de conversion, fait de sa vie l'incessante énigme du désir. Sa parole dans la cure est symptôme, symptôme dans son épure, puisqu'il est réduit à la questions sur la jouissance que son insatisfaction et sa souffrance nourrissent.

Proposons que les devoirs de l'hystérique, dans le transfert, conscient du côté du symptôme, du symptôme généralisé qui impose l'appel au savoir. L'aisance de l'hystérique insistant que " ça ne va pas ", l'exhibition indifférente ou frénétique de son incomplétude, de sa défaillance, de ses torts, rendent suspect son non-savoir, alors que, du savoir elle en fabrique à la pelle. Elle n'y croit pas, tout compte fait. Par le biais tordu de son aveu de tromperie, elle dit une autre vérité : que la vérité de la castration qu'elle affiche ne la concerne pas vraiment, parce qu'il ne s'agit pas de la sienne ; qu'elle la montre parce qu'elle concerne l'Autre, prenant ainsi à sa charge la vérité de l'Autre, du père.

En somme Freud n'a découvert que ce que l'hystérique lui dit : la castration comme effet du S1, comme \$ Muette ou bavarde, l'hystérique souffre d'une parole qui, n'étant pas la

sienne, ne porte pas à conséquence, en tout cas, tant que l'analyste y est docilement " interpellé ", soit animé du désir de savoir.

Dora est en avance sur Freud quand elle met en scène que " le père, dès lors qu'il entre dans ce champ du discours du maître, est définitivement castré ". Elle conteste l'idée freudienne du père tout-puissant à l'origine du désir, loi du désir, pour en faire un père impuissant et donc, toujours en puissance.

La théorie de l'Oedipe expliquée à Dora pour interpréter la substitution de Mr. K au père pose le désir de la fille comme un désir pour le père enrobé d'amour et, non pas soumis au désir du père. Dora apprend à Freud l'avantage que l'hystérique trouve à s'identifier au père, ce qui est permis par l'Oedipe, pour parer à son impossible identification comme femme.

Dans la cure de Dora, l'analyse des symptômes met en lumière les identifications qui " s'y déterminent du désir sans satisfaire la pulsion "(Lacan, " Du Trieb de Freud.... ")reste dans l'ombre cet " autre matériel " que Dora présente discrètement dès le début de la cure et qui est à considérer pour orienter ce qui fait l'écueil du transfert.

Dora commence par expliquer à Freud que le point traumatique ne consistait pas dans les avances sexuelles de Mr. K. par son dégoût, elle indique la jouissance dont elle entend se priver, jouissance sexuelle, phallique. Mais elle précise par là que le point où son monde s'est ébranlé est situé ailleurs, que c'est autre chose qui a précipité la gifle dans la scène du lac et son déchaînement contre le père, aboutissant à sa dépression et à sa funeste lettre. Deux idées sont manifestées avec acuité par Dora :

que ce qui l'avait indignée le plus était l'accusation que la scène du lac n'était qu'un produit de son imagination fiévreuse. Freud déduit : si elle est si touchée, c'est que l'accusation dit la vérité, mais il interprète que la vérité en jeu est le désir de Dora, d'avoir imaginé sincère les prétentions de Mr. K.

l'accusation s'avère un accusé de réception, que Dora refuse, de sa jouissance en jeu dans la scène. Dora exige la reconnaissance de tous, de sa place de victime et de la vérité qui lie les personnages les uns aux autres.

Ne dit-elle pas ainsi que l'intrigue fait l'écran de la vérité du réel qu'elle supporte ? que la déstabilisation du cadre de son fantasme par la " ma femme n'est rien pour moi " touche la vérité de sa jouissance ?

L'idée du sacrifice : que son père l'avait sacrifiée à Mme. K. ou, ce que Freud déduit, que Mme K. l'avait trahie, sacrifiée à son père. Dora dénonce son statut d'objet d'échange entre les deux hommes, se désignant ainsi dans la circulation phallique qui l'enchaîne à son fantasme. Mais cette idée en laisse apparaître une autre, qui dénote sa vérité d'objet (a), chute hors de l'intrigue, hors signification. Enfant sacrifiée par Mme. K, par son père, divisée entre deux jouissances, elle se fixe pour un temps à " un enfant est sacrifié par le père ", ce qui maintient Mme. K comme l'Autre absolu, de l'Autre absolu, de l'Autre jouissance et renvoie la méchanceté de la volonté de jouissance de l'Autre du côté du père.

L'amnésie obstinée sur la source de son savoir sur le sexe, sa mélancolie à se souvenir que Mme. K choisissait les cadeaux que le père lui faisait, l'absence de plainte contre sa complice - qui était la seule à être au courant de sa lecture de " Physiologie de l'amour " et à

fournir les arguments pour convaincre le père des imaginations de Dora - témoignent d'un amour qui préserve Mme. K comme un idéal sans tache. Pour sauver l'Autre femme, Dora se fait déchet. Mme. K l'avait trahie, comme la première institutrice qui ne l'aimait pas pour elle-même, mais pour son père, mais elle refuse de reconnaître la castration de Mme. K, son désir, comme elle veut ignorer le désir de sa mère qu'elle garde dans l'ombre, désignée à la même place que Mme. K par la lettre du rêve " viens si tu veux ".

Lacan interprète dans son séminaire du 18 février que Dora ne veut pas le bijou, l'organe de Mr. K, le contenu, mais le contenant, sa précieuse enveloppe, la boîte à bijoux (que la mère veut sauver de l'incendie en sacrifiant ses enfants), ce dont elle jouit. La précieuse enveloppe, la forme telle qu'elle se constitue dans le miroir et qui fascine Dora chez Mme. K, " la blancheur ravissante de son corps ", est la loge de l'habillage imaginaire pour la jouissance de Dora. L'amour de Dora pour Mme. K n'est pas un amour phallique, il désigne une jouissance qui échappe à l'emprise du père, qui n'est pas négative par - j .

Deux heures de béatitude contemplant la Madonne à Dresde, deux heures de trajet dans sa quête du rêve refusant la compagnie des hommes, deux heures enfin, qu'elle accorde à Freud avant de quitter la scène analytique.

Mais Freud ne l'entend pas et il ne vient pas incarner le plus-de-jouir de Dora. A mettre l'accent sur la signification phallique du désir, Dora n'a aucune chance d'être arrêtée dans sa quête par Freud. Dora se donne congé comme celle qui a été la servante de Freud pour un temps, lui signifiant qu'il n'existe plus pour elle et son refus de lui céder jouissance. Elle oppose son silence à Freud, qu'il prend pour un assentiment, et se limite à répéter : " quelle satisfaction ? " quand il insiste sur la satisfaction qu'elle demandait à Mr. K.

quelle jouissance ? telle était en effet la quête à laquelle Dora se vouait dans le transfert, se faisant la servante du désir d père, s'identifiant à la jouissance dont le maître est châtré. Elle montre sa manoeuvre du transfert pour satisfaire son fantasme hystérique ; au prix d'interrompre son analyse, elle accomplit les devoirs que son fantasme lui dicte, soustraire son être de jouissance qui doit faire manque dans l'Autre. L'analyse lui a servi à rétablir son fantasme dont le déchirement avait été la condition du commencement de la cure.

Freud rate le recommencement lors qu'elle vient lui présenter la contrecoup de la souffrance de sa névralgie faciale : " je ne sais pas la sorte de secours qu'elle voulait me demander, mais je l'assurai que je lui avais pardonnée de m'avoir privé de la satisfaction de l'avoir libérée plus profondément de ses souffrances ". Dora réussit son coup d'insatisfait Freud.

Essayons de reprendre notre question de départ avec ce que Dora nous a appris. Nous pouvons entendre la question des devoirs comme ce qui advient de sa réponse aux impératifs, et fondamentalement l'impératif surmoïque : jouis !

l'objet (a) est n objet impertinent, que le sujet peut approcher seulement dans le fantasme et comme semblant. Demandons-nous de lire la pertinence et le lieu que le (a) occupe dans l'écriture du discours hystérique.

Une question s'impose : pourquoi ne peut-elle soutenir son désir que comme insatisfait ? le père soutient la structure du désir avec la loi, mais l'héritage du père est son péché, un certain péché originel de l'analyse : ce qui du désir de Freud lui-même n'a jamais été analysé.

La soif de vérité de Freud trouve son pendant dans l'avidité de la recherche de l'hystérique, dans cette exigence elle n'économise aucune tromperie ; l'intrigue est peut-être sans foi, mais pas sans devoirs.

Attelée à ses devoirs de retrouver un objet qui lui permette d'arrêter la quête, cette quête d'objet nous semble parallèle au refus du travail, elle fait la grève d'un labeur imposé par le signifiant, labeur sur un matériel qu'elle sait inadéquat à sa souffrance ; refuser d'associer est refuser de constituer son désir... face à l'horreur de sa cause : le péché originel de l'analyse, nous le répétons, " du désir comme objet, c'est ce dont il s'agit chez Freud ".

" Tu ne me chercherais pas s'il n'était pas impossible de me trouver " ; mais même dans cette recherche faussée (ce qu'on cherche est trop vrai et trop réel - (a) - pour que la recherche puisse l'être - \$ - ) parfois la rencontre se produit par surprise, trouvaille qui est toujours retrouvaille et qui immédiatement s'évanouit, se transformant en perte. Pour construire un espace de jouissance, les signifiants ne suffisent pas, un autre support est nécessaire, et c'est ici que vient à se placer l'objet (a), mais le (a) dans le discours de l'hystérique n'a pas la moindre chance de se présenter au sujet - de la seule façon possible, c'est-à-dire comme semblant, le lieu est déjà occupé et fort bien , par le sujet, cela nous paraît faire sérieusement obstacle à l'articulation fantasmatique, seule construction d'une structure de savoir inconscient en relation à laquelle le sujet puisse se retrouver, devoirs (et déboires) de la répétition hystérique : produire plus et encore plus de savoir, impuissant pour récupérer un peu de jouissance dans l'inconscient.

Là où le fantasme est le court-circuit qui permet d'installer de la jouissance dans la place de l'opérateur vide qu'est le sujet, l'analyse vise à introduire un circuit qui se prolonge, permettant que le sujet, s'introduisant comme acte, se réfère au montage pulsionnel. Les entraves à la construction fantasmatique chez l'hystérique sont en même temps obstacles à l'analyse et l'hystérique, errante, piégée dans les vicissitudes de la pulsion acéphale, ne trouve pas d'objet qui vienne arrêter l'indétermination du sujet aliéné dans la demande de l'Autre, demande qui vient à la place de l'objet (a) dans son fantasme ; sur cette lecture, nous pourrions peut-être avancer que les aventures de l'analyse de l'hystérique sont les vicissitudes de la pulsion.

Si nous considérons l'objet comme ce qui arrête le sujet, ce qui le fixe, il est aisé de dire que " l'objet est le fondement de l'unité illusoire du sujet ". Voilà où ça coince, pour l'hystérique, ou plutôt où ça ne coince pas ; l'objet à la place de la vérité est séparé structurellement du sujet à la place du semblant ; donc, point de possibilité de nouage dans le fantasme (ce qui fait que l'hystérique n'a de chance d'arrêter son balancement qu'avec un analyste).

C'est comme question, qu'en ce point de notre chemin, nous pourrions avancer que l'objet (a) garde pour l'hystérique sa consistance réelle, son souvenir (réminiscence ?) de n'avoir été qu'un lambeau de réel découpé par le signifiant ; l'affolement ou l'horreur à l'approche du (a), pas assez ectopique, lors d'une fulguration de désir peut faire venir voisiner l'hystérique avec une phénoménologie de la psychose, en ce lieu où il s'agit d'irruption de l'angoisse, non pas du signifiant manquant à l'appel (comme dans la psychose), mais de l'objet réel revenant à sa rencontre (allure quasi-délictante du déchaînement imaginaire du fantasme de Dora).

Le réel à la place de la vérité insiste trop pour que celle-ci puisse s'oublier, et cette insistance du réel marque l'avenir du symptôme. Si nous appelons ainsi symptôme ce qui vient du réel, pouvons-nous dire que la cause du désir de l'hystérique est le symptôme de la psychanalyse ? " il n'y a pas un seul discours où le semblant ne mène le jeu ", et le discours analytique n'y échappe pas ; (a) qui s'attrape au coincement du symbolique, de l'imaginaire et du réel, c'est cela même que nous devons offrir comme cause de son désir à l'hystérique ; mais elle résiste, et c'est cette résistance même qui fait qu'elle hystérique, cette résistance nous pouvons la lire comme une maxime : " ne jamais accepter un semblant de (a), (a) ne peut être que vrai ". Cela entraîne des conséquences fâcheuses. L'une, importante, bien que nous ne la pousserons pas plus avant ici, est l'indétermination de l'hystérique à l'égard de la jouissance, le (a) ne sépare que la jouissance phallique de la jouissance de l'Autre, la route ne coince pas, et c'est ainsi qu'entre le hors corps de la jouissance phallique et le hors langage de la jouissance de l'Autre, l'hystérique se voit obligée de convertir le langage en corps et la vie du corps en signifiant.

Une autre conséquence, non moins fâcheuse, est la difficulté d'envisager la fin de l'analyse d'une hystérique. Si la fin de l'analyse consiste en la traversée du fantasme, que l'hystérique résiste à construire, la position de l'analyste devient intenable au sens propre. Il nous paraît que c'est à partir de cet intenable que la psychanalyse ne réussit pas, voir même que la psychanalyse échoue, restant un symptôme.

Reste à savoir si, là où une psychanalyse échoue, le devoir d'un désir inédit viendrait dégager l'hystérique de ses devoirs.